

tion de ces caricatures réussies où l'on sent que l'exagération du trait met en lumière la composante principale du personnage. Elle m'est apparue comme un curieux mélange de Daumier (*pour la force d'expressivité du visage*) et de Tati (*pour la façon caricaturale et énergique d'occuper l'espace*).

Ses deux souffre-douleurs jouent sur l'opposition classique de leurs physiques et sont déjà plus proches d'un certain réalisme, étant donné qu'ils évoluent dans le registre de la crainte, de la veulerie et de la soumission. Ce léger retour au réalisme est encore plus sensible pour le coach qui doit jouer le personnage conventionnel du séducteur sûr de lui, hâbleur et conquérant. Mais – bien qu'un cran en dessous de la stylisation quasiment expressionniste de leur directrice – les trois personnages masculins gardent, cependant, une rigueur et une précision qui font que le spectacle conserve, jusqu'au bout, une vraie cohérence et ne dévie jamais de la ligne burlesque qu'il s'est fixé.

Les spectacles comiques – et, qui plus est, burlesques – jouent sur une accumulation d'effets destinés à enclencher le rire chez le public. Il est toujours difficile, après coup, de se souvenir de la plupart de ces effets, à plus forte raison quand le spectacle, tel celui-ci, est efficace et fait que l'on s'abandonne au pur plaisir du rire et de l'instant, sans souci de vouloir mémoriser quoi que ce soit. J'ai le souvenir diffus d'avoir particulièrement aimé ces moments où, engagés dans une action à rebondissements, les personnages interagissent entre eux, avec un jeu de passages de relais rapides, parfois discrets mais toujours fins et subtils.

C'est peut-être à ce niveau que se manifestent les réussites dans le genre burlesque : dans l'énormité, certes, mais aussi dans le geste étriqué ou la petite phrase qui viennent se rajouter, jouant ainsi le rôle d'un contrepoint, voire d'un commentaire à l'action principale.

C'est là une figure fondamentale du burlesque qui traverse toute l'histoire du genre – du regard en coin, furtif et apeuré, du chétif Buster Keaton au costaud qui le menace, au calme constat (*You are in my beer*) du buveur impassible constatant que l'inspecteur Clouseau vient de mettre une main dans son bock de bière, en passant par la gêne de Bip / Marcel Marceau essayant de se débarrasser d'un petit-four encombrant dans une réception huppée ou, encore, les interventions, à peine visibles, de la coccinelle de Gotlib dans un coin de page de sa fameuse *Rubrique à brac*.

Reste une inconnue : qu'advient-il de ce spectacle, quasiment parfait mais dopé par l'ambiance euphorisante d'un festival, lorsqu'il sera présenté dans un contexte complètement différent et devant un public autre ? On sait que l'humour – et surtout l'humour burlesque – est une chose magnifique et fragile qui, parfois, supporte mal les changements de lieux ou de climats. Donc, je croise les doigts. ■